

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THÉÂTRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL IX.

MONTREAL, 8 OCTOBRE 1898

No. 193

SOMMAIRE:

Israël Tarte, *Vieux-Rouge* — Aux intéressés, *la Direction* — A Québec, *Rigolo* — Effets de l'Impérialisme, *Libéral* — L'Œuvre de désorganisation, *Libéral* — Les fous de St-Sévérin, *Magister* — Beautés du tarif, *Nemo* — Fins-fins. *Rigolo* — Tardivel-Taxil — Les effets du plébiscite, *Bacchus* — Le style épistolaire, *Nestor* — Coups de crayon, *Rieur* — Bigarreau, [Suite] *André Theuriot*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

ISRAËL TARTE

Dans l'avant-propos de son livre, *Nos hommes d'Etat*, Jules Simon dit :

J'aurais voulu mettre plus d'art dans ces portraits ; mais je crois qu'à défaut d'autre mérite, ils ont celui d'être ressemblants. On me reprochera peut-être un peu d'indulgence. Je ne m'en défends pas, j'ai le goût de l'admiration, et je m'efforce toujours de voir les hommes et les choses par leur beau côté.

Tout en éloignant l'idée de rapprochement entre le célèbre écrivain et VIEUX-ROUGE, nous avons nous trouver bien de cette citation. Le même reproche d'indulgence nous a été adressé. Il est probablement assez juste, mais meilleure défense ne saurait être trouvée que celle-là.

On trouvera sans doute singulier un début de ce genre, quand il s'agit du ministre des Travaux Publics. L'explication en est pourtant fort simple. D'abord, c'était la première occasion qui nous était offerte et puis, il n'entre pas dans notre plan de refuser à M. Tarte ce qu'il mérite en louanges.

Le Réveil n'a cure ni crainte de passer pour trop admirer cet homme, ce qui ne l'empêchera pas d'éviter soigneusement d'être injuste.

Cet homme a, dès le début, été étonnant. C'est ainsi que nous le voyons se faire notaire, lui, le moins destiné à cette profession. C'est vrai qu'il n'y a pas amassé mousse.

Il prend la plume dans une publication minuscule, se fait remarquer par un style vigoureux et net, par ses connaissances et ses audaces. Son terroir est trop étroit, il décide de prendre le large.

Les journaux de Montréal lui étant fermés, il s'adresse à très proche parent. feu l'hon. Jos. Cauchon, directeur du *Journal de Québec*. Fort mal reçu, il se tourne vers le *Canadien*, que dirigeait alors M. Blumhart, le Magnard de ce pays. Réponse favorable, entrée sans éclat, pais, bang! un article au salpêtre. Echange de coups de plume entre le *Canadien* et le *Journal* comme, osons l'espérer, il ne s'en donnera plus dans notre pays.

On s'est souvent posé la question : M. Tarte se vengeait-il du refus inlligé par son parent, ou voulait-il tout simplement établir sa cote ?

Les deux à la fois, croyons-nous. D'ailleurs, Québec n'était pas assez spacieux pour deux ferrailleurs de cette taille. Feu Cauchon, écrivain habile, retors, profondément instruit, populaire, actif comme l'électricité, mêlé à tous les mouvements, président de vingt sociétés, pas retenu par des principes trop fixes, Cauchon député et en passe de devenir ministre, en dépit des libéraux (comme M. Tarte il y

deux ans) prenait trop de place au soleil. Il fallait au moins le diminuer.

Avorons le, s'il se défendait bien, il fut impitoyablement malmené, et nous doutons qu'à sa mort toutes les blessures qu'il reçut à cette époque fussent cicatrisées.

Son rival poussa le " front ", comme on dit là-bas, jusqu'à lui contester le mandat de Québec-Centre. Ce fut sans succès, il est vrai, mais pendant tout ce temps la personnalité de M. Tarte s'arrondissait, prenait une importance provinciale. Autour de lui venaient se grouper les influents, les riches du parti conservateur.

Écrivant habituellement de mémoire, nous ne garantissons pas de suivre l'ordre chronologique des faits. Et puis, de ce temps-là à aujourd'hui notre portraicturé s'est tant démené et sur tant de champs que, même avec les dates devant nous, il nous faudrait aller un peu à l'aventure. Continuons :

Un bon matin, le public fut tout surpris d'apprendre que le *Canadien* avait changé de mains. La première partie des transactions s'était faite dans des circonstances assez . . . nocturnes — avec ou sans jeu de mots — dans un café fashionable tenu par Mangard, acteur français de quelque valeur, qui était venu s'échouer sur nos rives. De fait, si nous avons bonne souvenance, jamais l'affaire n'a été bien tirée au clair.

Voilà donc M. Tarte maître au *Canadien*. Il le mena sur un train de cuirassier en charge, travaillant nuit et jour, menant dix polémiques de front et mettant sur les dents ses adversaires, même le typique Pitre A. Tremblay, dont l'endurance et le courage étaient admirables. Il ne ménageait pas même des journalistes amis, coupables de mollesse, ou d'accointances qui ne lui allaient pas.

Puisque le nom de M. Tremblay est venu sous notre plume, profitons-en pour parler de M. Tarte comme organisateur d'élections, de ses attaches avec Sir Hector et de l'influence indue, trois points importants et qui se tiennent étroitement dans cette étude.

M. Tarte n'eut jamais d'animosité personnelle contre M. Tremblay, nous en sommes presque certain; il était peut-être l'admirateur de cet homme fait de fer et dont toute la vie se résuma dans deux mots: travail et abnégation.

Mais sir Hector avait perdu son mandat après l'affaire du Pacifique et M. Tarte avait mis sa fortune politique dans la même barque que le défit. Sir Hector dans la vie privée c'était M. Tarte retombé dans les deuxièmes et peut-être troisièmes rôles. Ajoutons que Sir John, de lui-même ou influencé, ne paraissait pas tenir beaucoup à voir revenir l'ancien député de Dorchester.

Il fallait donc frapper un grand coup, forcer la main au chef. Le commencement consistait à trouver un siège: celui de Charlevoix fut remis au vote. Mais restait une thèse neuve à inventer, car le parti libéral était puissant, ses promesses encore toutes clinquantes, ses imprudences dans l'œuf.

La Protection n'avait pas encore pris d'importance et, d'ailleurs, pour un comté éloigné, mal dégrossi, vrai Cornouailles comme l'était Charlevoix, c'était trop abstrait.

On ne trouva rien de neuf, mais M. Tarte, avec ce flair qui lui a rarement fait défaut, fit accepter par le ban et l'arrière-ban de ses gens de remettre à l'ordre du jour la toujours inquiétante question du libéralisme catholique, de lui refaire peau neuve.

Charlevoix était certes le comté le plus propice en cette occurrence: le clergé s'y trouvait comme trié sur le volet et, par surcroît, M. Tremblay avait, nous ne savons pourquei, une assez déplorable réputation chez les gens "bien pensants."

On sait ce qui arriva: mandements, sermons fulgurants, et "cabale" cléricale furent employés en collaboration avec le whisky, l'intimidation brutale et les trucs les plus inouis. M. Tremblay fut défit, la question de l'influence indue fut arguée devant le tribunal, et le juge Routhier, qui n'avait pas encore mis d'eau dans son vin et revêtu la casaque des "ralliés", décida que le clergé avait eu droit de se substituer aux "indignes et ridicules laïques."

La campagne de l'influence indue dura le temps qu'il plut à M. Tarte de la faire durer et il la lâcha quand la Protection lui parut suffisamment attrayante. Toutefois, ce ne fut qu'après s'en être servi jusqu'au coton pour amener la défaite de Laurier à Drummond et Arthabaska. S'il ne l'employa pas trop dans Québec-Est, c'est que le clergé n'y mordait pas et que les élections sont d'une autre entourure.

Dans tous les cas, non seulement vint un temps où l'influence indue fut reléguée comme une cognée sans manche, mais il l'a combattue depuis.

On a remarqué, d'ailleurs, que sur toutes les questions, M. Tarte a, à différentes époques, prêché le pour et le contre avec une égale vigueur, une égale audace.

Sous ce rapport, comme sous tant d'autres, il a battu le *record*.

* * *

Laissons de côté pour l'instant, les grandes sphères où notre homme se tenait

de préférence. Il en est d'autres où il trouvait également le temps de se mouvoir.

Il y eut une époque où l'administration municipale de Québec avait des attrait pour ceux qui, comme lui, écrivaient cyniquement qu'il faut avoir "l'indépendance de fortune" pour se sentir le cerveau libre et la main leste.

Cette administration était aux mains des libéraux. L'empêchement ne fut pas trouvé insurmontable pour le directeur du *Canadien*. L'aqueduc de Beemer le révéla homme de progrès. Il fallait réveiller la vieille capitale, la pousser de l'avant, l'embellir; bref, c'était l'alliance avec MM. Pacaud et Langelier. Tôt ou tard, ça devait arriver. L'atavisme de la finance d'à côté, quoi!

Ça fit du scandale. Les bonzes de l'ultramontanisme en frémissaient sur leur postérieur, le futur sénateur Landry tonna dans le *Nouvelliste*, organe semi-officiel du Cercle Catholique. M. Vincelette éleva les tuyaux Beemer à la hauteur d'un schisme et il fut même question d'y consacrer un chapitre dans la *Cité du Diable*.

Mais M. Tarte qui en avait assez de regarder les augures sans rire, envoya tout ce monde au balai, et Québec fut doté d'un second aqueduc dont les eaux, espérons-le, ont, depuis, lavé bien des mains et aussi bien des consciences.

L'indépendance de fortune fut-elle atteinte? Seuls, Jéhovah et Israel pourraient nous le dire, et tous deux sont d'une discrétion enviable.

Tout de suite apparaît l'inévitable contradiction.

A côté de Québec, séparée par une simple rue, se trouvait la municipalité de St-Sauveur, qui profitait de son autonomie pour empester la ville, se passer

d'égoûts, d'éclairage, de trottoirs, et qui constituait en outre, avec ses masures en bois, un permanent danger de conflagration.

A différentes époques, il avait été question d'annexer cette municipalité à Québec, de l'asservir à des règlements d'ailleurs bénéficiaires pour elle, comme le passé l'a prouvé. Toujours, la populace et les *ward politicians* s'y étaient opposés. Il y avait eu danger d'émeute.

Un jour vint, cependant, où il se trouva à St-Sauveur, des hommes qui résolurent de tenter un autre grand effort. Un meeting fut organisé pour étudier la chose, que vit-on? M. Tarte, le progressiste de l'affaire des tuyaux, le grand pousseur de l'avant, M. Tarte mit son journal au service des populaciers, trempa sa plume dans le plus vert des fiels et, au meeting, prononça le discours le plus méchant, le plus véhément possible, discours qui lui valut la présentation d'une canne à pomme d'or

Ce fait, qui peut nous paraître aujourd'hui sans importance, nous montre tout de même les tactiques de l'homme à cette époque et à toutes les époques.

Si parva licet componere magnis.

A suivre.

VIEUX ROUGE.

PRODUIT BON EFFET

Plus d'enrouement, plus d'extinction de voix
avec le BAUME RHUMAL. 115

IL A ACCOMPLI DES MERVEILLES

Le BAUME RHUMAL soulage immédiatement et guérit promptement les poitrinaires.

AUX INTERESSES.

La direction du journal reçoit fréquemment des articles anonymes qui lui sont adressés de toutes les parties du pays. Quelquefois, ces articles sont accompagnés de lettres signées par des personnes responsables, mais qui, cependant, ne veulent pas être compromises, si le journal fait des révélations.

Le REVEIL a toujours été disposé à publier tout article écrit dans l'intérêt général, mais il ne se prêtera jamais (sciemment) à des manœuvres ou à des manigances qui auraient pour but de favoriser des intérêts particuliers, ou de léser certaines personnes pour satisfaire des rancunes personnelles.

Ainsi, nous avertissons nos correspondants qu'ils perdront leur temps et leur travail s'ils croient faire passer dans le journal des accusations qui ne seront pas appuyées par des faits positifs et bien prouvés.

LA DIRECTION.

"Celui qui écrit ces lignes assistait au banquet mémorable donné au Delmonico, par le Board of Trade de la ville de New-York, alors que le général Tracy, ministre du Trésor, tomba mort après son discours, au côté même de M. Laurier qui devait parler après lui."

Or le secrétaire du trésor des Etats-Unis qui est tombé mort en parlant s'appelait Windom et le banquet où l'hon. M. Laurier porta la parole eut lieu à Boston. Nous sommes tout simplement porté à croire que "l'auteur de ces lignes" a voulu se vanter.

Il nous donne du reste une idée de son savoir faire en laissant entendre que les hôtes distingués qui assistaient au dîner dont il fait le rapport pouvaient s'attaquer à une étoile en roses et que c'est pour prévenir cet acte de vandalismisme qu'on leur avait distribué d'autres fleurs "en profusion."

Et cela se trouve en premier-Québec, en tête du journal !

RIGOLO.

A QUEBEC

La Presse a la manie des rapports pathétiques et des photographies de martéaux.

Le Soleil, lui, a celle du grandiose et de l'adulation. Rien ne peut se faire à Québec qui ne dépasse en splendeur tout ce qu'on peut voir dans les grandes capitales de l'Europe. Si le jardinier du "nouvel et spacieux hôtel de ville" coupe un brin d'herbe ça s'appelle "améliorations civiques" et il faut féliciter pour la millième fois le maire Parent sur "l'heureuse inspiration" qu'il a eue.

Si un gérant de manufacture se rend à un incendie qui menace son établissement il faut noter "qu'il est très populaire" et qu'il a fait un travail de géant. Nous prenons tous ces exemples dans un seul numéro, où se trouve étalée une autre manie de l'organe Québécois, celle de fourrer Laurier partout.

Mais à ce propos le rédacteur se lance dans les patates d'un train qui fait craindre pour ces précieux tubercules.

EFFETS DE L'IMPERIALISME

Nous venons de recevoir une nouvelle preuve du degré d'avachissement auquel sont descendus les hommes qui se sont emparés de la direction du parti libéral, lorsqu'ils se trouvent en présence des représentants, officiels ou officieux, de la fière Albion.

Après le tarif préférentiel et ses modifications, adoptées à la demande de Chamberlain, après l'expulsion de Carranza, faite dans les mêmes circonstances, après l'affaire des décorations étrangères, où un commis de Downing street a fait courber la tête au premier ministre du Canada, nous avons enfin la preuve que le *Times* de Londres a plus d'influence auprès du gouvernement que tous les journaux du Canada et tous les Canadiens qui sont allés au Yukon.

Depuis des mois ceux-ci dénonçaient avec persistance les abus résultant des lois existantes et la rapacité des représentants du gouvernement dans ces lointaines régions. Mais tous ces faits, toutes ces lettres signées de noms respon-

sables étaient traités avec mépris par nos potentats comme pure invention.

Mais voici qu'une dame ni plus ni moins respectable que des milliers d'autres, mais qui a le privilège d'écrire dans le *Times* de Londres, vient confirmer ce que l'on savait depuis longtemps. Aussitôt le *Globe* courbe la tête et déclare qu'il faut une enquête sévère et le gouvernement laisse pressentir qu'il va agir.

Car les ministres, qui se fichent de leurs partisans au Canada, ne peuvent se passer des faveurs de l'opinion publique anglaise.

En vérité, en vérité, l'impérialisme est une grande chose.

LIBERAL.

Le Style Epistolaire

On nous communique la lettre suivante, écrite par un enfant de neuf ans, élève d'une institution située aux environs de Montréal.

Nous supposons que l'auteur de la lettre est bien réellement l'élève, mais qu'il le soit ou non nous importe peu. Ce qui nous intéresse surtout c'est de conseiller aux reporters de la *Patrie* et de la *Presse* de lire attentivement ce petit chef-d'œuvre de style épistolaire. Ils n'ont rien à perdre et tout à gagner à cette lecture. Ils apprendront des choses qu'ils ignorent, et s'ils font une analyse sérieuse de la lettre, ils finiront peut-être par s'apercevoir que leurs études ont été lamentablement négligées.

Voici la lettre en question :

6 Oct. 1898.

Chers Parents,

Déjà un mois s'est écoulé depuis l'ouverture des classes. Je suis heureux de vous dire que le temps passe très vite au collège. La journée est si bien remplie que le soir vous prend toujours par surprise. Pour l'élève paresseux, la vie de collège a bien quelque chose de monotone, mais pour l'élève studieux c'est un vrai séjour de bonheur. Nous commençons ce soir une petite retraite de deux jours. Je vais en profiter pour demander à Dieu de vous bénir.

Agréez, chers parents, l'hommage respectueux et filial de votre petit enfant.

N'est-ce pas que c'est bien tourné pour un gosse de neuf ans ?

NESTOR.

Les fous de St. Severin

Dans notre dernier numéro nous exprimions la crainte que l'envoyé spécial de la *Presse* sur le théâtre du crime de St. Séverin avait la triste manie d'enfiler des mots. Depuis il a tenu à justifier sa réputation, et les gros titres que l'on prodigue pour ses rapports prouvent que la direction du journal sait apprécier ses services.

De fait on ne pouvait mieux réussir à rendre baroque le récit d'un drame aussi simple que profondément triste.

Dans le numéro du 5 octobre 1898 M. l'envoyé spécial nous parle de l'état mental de la pauvre mère infanticide.

« Les quelques paroles que votre correspondant a pu lui arracher, dit-il, n'indiquent pas que la femme soit réellement folle. Ses réponses concordent avec nos questions. »

Nous regrettons de dire que le fait que les réponses de la pauvre femme « concordaient » avec les questions de l'envoyé spécial ne prouve rien contre la théorie qu'elle soit folle.

D'ailleurs l'envoyé reconnaît lui-même la faiblesse de cette preuve, et il cherche à l'étayer en invoquant le témoignage des médecins. Mais ceux-ci refusent de venir à son aide : —

« Ils n'en sont pas encore entièrement arrivés à la conclusion d'être en présence d'un cas de folie. Mais jusqu'ici, leurs démarches dans cette direction ont été heureuses. Tel que votre correspondant le disait hier, M. le Dr Nadeau a la preuve de quelques cas de folie dans la famille de la femme Cloutier. »

Les « heureuses démarches » des médecins dans un cas semblable ça méritent d'être encadré.

Puis le curé se tourne contre le correspondant et exprime son opinion que Mme Cloutier a commis son crime dans un moment d'aliénation mentale.

Voici maintenant une scène de mœurs religieuses qui mérite les honneurs de la reproduc-

tion sans commentaires. C'est M. Cloutier qui parle par la bouche de l'envoyé spécial :

“ Ma femme était songeuse, depuis la récente retraite que nous avons eue à l'église du village. Elle me fit part de ses craintes sur la communion qu'elle avait faite.

“ Elle me dit qu'elle craignait d'avoir fait une mauvaise confession. Je lui dit alors de ne pas s'inquiéter au sujet de sa confession, qu'au moment qu'elle s'était confessée au meilleur de sa connaissance, elle devait être tranquille. Moi-même, ajouta-t-il, j'ai peut-être fait une mauvaise confession, mais j'ai fait pour le mieux, et ma conscience est paisible. ”

Nous avons dit que nous ne ferions pas de commentaires, c'est que nous voulons laisser la place à l'envoyé spécial. Écoutez :

“ Ces déclarations de Mme Cloutier à son mari, renferment-elles quelques gros secrets qu'elle n'aurait pas eu le courage de divulguer à son confesseur ? Et si secret il y a, serait-ce les mauvais traitements qu'elle est soupçonnée avoir infligés à ses enfants, à l'insu de son mari, ou quelque chose de plus grave encore qu'elle aurait à se reprocher ? Ou encore était-ce là des signes de folie ? ”

Quelle prudence dans la forme !

Quelle profondeur de vues dans le fond.

Et ces suppositions puériles, ces conjectures insensées se continuent dans des colonnes entières.

M. l'envoyé finalement se récusé. Bien qu'il ait fait des perquisitions, il se croit forcé de dire : “ Quoiqu'il en soit, le théâtre de la tragédie de Saint-Sévérin est un vaste champ où un fin limier trouverait de quoi faire. ”

Voyez-vous le besoin d'un fin limier pour un crime dont l'auteur est connue de tout le monde ! Voici maintenant le bouquet :

“ Malgré la pluie, grand nombre de personnes se dirigent vers la maison des époux Cloutier où le Révérend M. Dumais fait aussi de fréquentes visites, lesquelles sont un baume salulaire, généreusement versé sur les plaies du malheureux époux et des autres membres de la famille. Hier le Dr Nadeau a permis l'inhumation des restes des quatre martyrs. ”

N'est-il pas temps que Cyprien reprenne sa plume.

MAGISTER

P. S.--Nous croyions avoir donné ce qu'il y avait de mieux dans le répertoire de M. l'envoyé spécial, mais il faut lire ceci :

“ On n'a pas cru devoir réunir les jurés sur le théâtre même de la tragédie, les restes des victimes ayant été inhumés ; d'ailleurs, on craignait que la femme Cloutier fasse des scènes regrettables. On sait qu'elle a les jurés en horreur Elle proteste vivement contre une pareille institution.

“ La belle affaire, dit-elle, d'assermenter douze hommes pour savoir de quoi nos quatre enfants sont morts. Et puis, tout ça, ces formalités-là, ça tournera mal. On le regrettera. ” Elle déclare à qui veut l'entendre, qu'il n'y a pas âme qui vive capable de la faire comparaître devant un corps de jury.

“ Non, non, je n'irai point ”, dit-elle, en trépiquant de colère. ”

L'institution du jury a résisté à bien des critiques ; mais cette fois son affaire est faite.

M

L'œuvre de Desorganisation.

Si les clubs libéraux de Montréal font plus parler d'eux dans la presse que d'autres organisations du parti ils ne font, en réalité qu'exprimer les sentiments qui animent les vieux libéraux dans toutes les parties du pays. Nous pouvons même dire que le mécontentement dans les districts ruraux, quoique moins bruyant, est plus profondément assis, plus général qu'à Montréal. Nous avons pu nous en convaincre dans une récente excursion à Lachine.

Il faut dire aussi que ce n'est pas sans raison. Partout les affaires du parti libéral sont administrées avec la même désinvolture, avec le même mépris souverain des désirs exprimés par les anciens chefs, les vieux lutteurs qui ont préparé l'opinion publique pour le triomphe final.

À Lachine nous avons rencontré un vieux libéral, fils de libéral et de patriote, qui depuis trente ans se dévoue avec désintéressement pour

la cause libérale. On ne dira pas que c'est un brouillon sans influence. Pendant quatre années il s'est fait élire maire de la ville de Lachine malgré ses opinions bien connues sur la politique. On ne dira pas que c'est un vulgaire chercheur de place ou d'argent. Durant tous les mauvais jours qu'à traversé le parti il a payé de sa personne, et n'a pas craint d'engager la lutte avec les gros bonnets du parti conservateur.

Eh bien ! voici un exemple de la manière dont le parti au pouvoir et dont l'Hon. M. Laurier est le chef, selon l'expression de J. Israël traite ces hommes-là.

Lorsque le canal Lachine fut creusé on fut obligé d'extraire une quantité considérable de pierre, qui fut jetée sur les bords où elle est restée, le gouvernement ne sachant qu'en faire. Avec le temps cette pierre a été recouverte par la terre et chaque année elle s'y enfonce davantage.

N'ayant aucun intérêt à laisser perdre cette pierre l'ancien gouvernement permettait à la municipalité de Lachine et aux particuliers de l'extraire et de s'en servir pour des fins utiles.

Après le 23 juin la ville de Lachine demanda la permission d'extraire une certaine quantité de cette pierre. On la lui refusa. Plus tard, l'ex-maire dont nous parlons demanda la permission d'en extraire quelques toises. On le fit courir à Montréal, on le renvoya de Caïphe à Pilate, pour une misérable affaire de quelques piastres, et finalement on ne lui donna rien du tout. La politique du gouvernement, était parait-il de ne plus donner de permissions.

Mais voici maintenant que les Sœurs de Ste-Anne et que les Révérends Pères Oblats vont chercher la pierre du canal à pleine voiture pour leurs besoins. Et naturellement les citoyens de Lachine, les libéraux surtout, se demandent ce qui a bien pu engager le gouvernement à changer de politique en faveur de ces religieux et religieuses. " Je sais que Mgr. Langevin a beaucoup aidé à M. Laurier à arriver au pouvoir, " disait amèrement un vieux rouge " c'est peut-être pour cela qu'on fait des faveurs aux Oblats qu'on nous refuse à nous, "

Il en est de même de la distribution du patro-

nage. Des étrangers, et qui pire est, des hommes qui insultaient nos amis du temps des Conservateurs, sont nommés tandis que ceux qui sont recommandés par les anciens chefs du parti sont mis de côté.

Qu'arrive-t il ?

Il arrive que ceux sur lesquels le parti libéral a toujours compté pour faire les élections déclarent qu'ils ne travailleront plus.

Non, ils ne travailleront plus et les vrai libéraux le regretteront. Mais soyons certain que M. Tarte, lui, s'en réjouira. N'est-ce pas sa mission, à cet homme de détruire le parti libéral afin de pouvoir régner avec sa clique d'aventuriers !

Et la désorganisation marche à grands pas. Si M. Laurier l'ignore, il est bien le seul qui soit dans ce cas.

LIBÉRAL.

FINS-FINS

Maitre Tarte a trouvé à qui parler dans la personne des prohibitionnistes. Tandis que ses organes la *Patrie* et le *Soleil* font des efforts désespérés pour établir que la majorité contre la prohibition dans la province de Québec est plus que suffisante pour effacer la majorité en faveur de la prohibition dans les autres provinces, les buveurs d'eau ont pris le devant. M. Tarte se proposait de répondre aux prohibitionnistes qu'on ne peut songer à coexcer la province de Québec qui ne veut pas de la prohibition ; mais ceux-ci ont déjà commencé à crier qu'on ne permettrait pas à la province de Québec de coexcer les autres provinces qui veulent du régime de l'eau claire.

Et voilà ce que c'est de jouer au fin fin.

Quelle politique. Quelle farce.

RIGOLO.

SANS CONTESTE

Une maison tenue avec prudence possède toujours sa provision du BAUME RHUMAL. 119

Beautés du Tarif

Les journaux ministériels annoncent que le tarif préférentiel canadien va mettre \$500,000 dans la poche des producteurs de sucre du Queensland et davantage dans celle des nègres des Antilles. Aussi que le dit tarif est très avantageux pour les manufacturiers anglais.

On se demande où se trouve l'avantage du consommateur canadien, pour le bénéfice duquel seul la révision du tarif devait se faire.

NEMO.

TARDIVEL-TAXIL

Il n'y aura jamais qu'un Tardivel.

Dans le dernier numéro de la *Vérité* il prend à partie le rédacteur du *True Witness*, qui cite Léo Taxil comme un écrivain catholique éminent, et il s'écrie :

“ Evidemment, notre confrère n'était pas à la salle de la Société de Géographie, de Paris, le 19 avril de l'an de grâce 1897!! ”

J'te cré, qu'il n'y était pas.

Mais M. Tardivel, pour avoir assisté à la célèbre conférence où Diana Vaughn fut présentée au monde entier, n'en continue pas moins à croire à la sorcellerie. Ce même numéro de la *Vérité* nous apprend qu'il a contribué à la *Revue du monde Invisible* une étude sur la *baguette devinatoire et les sorciers*. Espérons que ce travail aura plus de succès que le grand roman *Pour la Patrie*, consigné aux caveaux du parlement.

M. J. Israel Tarte se promène d'une extrémité à l'autre du pays pour expliquer que si le gouvernement dépense beaucoup c'est qu'il est résolu à assurer immédiatement de plus grandes facilités à la navigation. Durant ce temps, les ingénieurs du département des travaux publics font gravement des sondages de Maisonneuve au Bout de l'Île comme s'il s'agissait de plages inconnues dans quelque pays sauvage et en atten-

dant le résultat de ces savantes études, ouvriers qui voudraient travailler à la cale sèche se croisent les bras.

— Nous avons annoncé hier la réunion de la Congrégation de l'Index.

Voilà déjà environ trois ans que cette Congrégation a constitué une Commission spéciale pour la révision des livres mis à l'Index.

Depuis, cette Commission s'occupe spécialement de la révision de certains écrits qui, au moment de leur publication, ont pu être condamnés, mais qui de nos jours n'ont plus qu'une valeur historique.

D'autres ouvrages, spécialement des écrits de certains auteurs qui ont vécu avant le temps de la prétendue réforme, ont été mis à l'Index uniquement parce que les protestants, paraît-il, prétendaient s'en servir pour étayer leurs théories!

Ces écrits, d'après la Commission, étaient inspirés par les sentiments les plus orthodoxes et contenaient certaines critiques, qui, au moment de la rédaction du premier catalogue de l'Index, pouvaient être faussement interprétées. Aujourd'hui elles n'offrent plus, dit-on, aucun danger.

Voilà pourquoi l'on a jugé utile de procéder à une révision générale du catalogue.

Au moment de l'envahissement de Lourdes et de sa piscine miraculeuse, par les malades des trains multicolores, nous avons voulu connaître l'opinion des journaux cléricaux sur les effets hygiéniques des bains en général et nous avons lu ce qui suit dans l'*Osservatore Romano* (22-23 août 1898) :

“ Je me rappelle avoir lu un docte ouvrage d'un médecin allemand sur le bain et son efficacité ; il y était dit qu'à la suite d'expériences nombreuses et répétées, on a constaté que, même après plusieurs heures d'immersion dans l'eau, il ne pénètre dans les pores qu'à peine une infinitésimale quantité de liquide. On en concluait que dans l'organisme interne du corps humain il n'arrive pas une parcelle d'eau ou d'humidité. Cela étant donné, elle est peu claire et difficile à comprendre cette vertu hygiénique tant vantée du bain, au moins en ce qui concer-

ne les affections internes ou les maladies organiques ”.

LES EFFETS DU PLEBISCITE

Le plébiscite va avoir un excellent effet, et les habitants de la Province de Québec peuvent de maintenant se préparer à encaisser des sommes folles.

L'hon. M. Laurier va édicter une loi qui donnera à chaque province le droit de faire selon ses désirs. Québec étant la seule province opposée à la prohibition, obtiendra le monopole de la fabrication et de la vente des spiritueux.

Les grands distillateurs et les brasseurs d'Ontario transporteront leurs usines ici, et les habitants de toutes les provinces anglaises où la prohibition sera en vigueur, viendront boire ici, ce qui sera le plus grand avantage que la Province de Québec aura jamais obtenu.

BACCHUS.

COUPS DE CRAYON.

Dillon conseille aux différents groupes irlandais de cesser leurs luttes et de s'unir.

C'est comme s'il chantait.

Les Irlandais, pas plus que les Canadiens, ne sont faits pour la paix. Il faut bien leur donner ce qui leur appartient : ils se déchirent continuellement.

Il paraît que le gouvernement de Québec a renoncé. Ça n'a pas causé un tremblement de terre.

Le résultat de cet effort du Vieux Lion serait le déplacement du Secrétaire d'État qui deviendrait juge, et l'entrée de M. Lomer Gouin dans le Cabinet.

Ça nous est parfaitement égal.

Il y longtemps que le gouvernement de Qué-

bec s'est occupé de l'éducation primaire. Ses fameuses réformes sont-elles tombées à l'eau ?

La *Minerve* publie un article sur le sort du pauvre instituteur.

Il nous semble avoir commencé une campagne ardente il y a quelques années, dans le *Canada-Revue*, sur toutes les questions d'éducation. Ça nous a même valu une condamnation épiscopale de feu M. Fabre.

Les deux cas étant identiques nous ne voyons pas pourquoi Mgr Bruchési ne se fend pas d'un petit manquement dirigé contre la *Minerve*. Naturellement nous comprenons que ses nombreuses occupations et les voyages fréquents qu'il entreprend ne lui laissent pas assez de loisirs pour s'occuper de ces misères.

Pas de nouvelles du " paroissien " de Saint-Canut.

On met en rille actuellement le portrait d'un haut dignitaire ecclésiastique du diocèse de Montréal, 10 cents du coup, trois coups pour 25 cents, comme le " Boston " de Grothé. C'est le portrait de Monseigneur. Il est à l'huile, (pas Monseigneur, le portrait), comme les sardines du même nom.

Un concours littéraire entre prêtres.

Tous les membres du clergé de Provence viennent de recevoir, signée de l'archevêque d'Aix, Mgr. Gauthier-Soulard, et des évêques de Gap et de Digne, une circulaire qui a un objet tout à fait original et curieux.

Les éminents prélats ont imaginé d'ouvrir, entre tous les prêtres de leur diocèse, un concours littéraire, en langue provençale. Le sujet, naturellement, en est religieux : c'est un panegyrique de sainte Madeleine.

Le prix qui récompensera le lauréat est également tout ecclésiastique : c'est un superbe calice en vermeil.

BIGARREAU

Suite

A cette heure c'est la même chose: je n'ose pas bouger, de peur de voir tout d'un coup la Fontenelle, le chantier et vous-même, Norine, disparaître comme une fumée, et de me retrouver sous la griffe du gardien-chef.

— Il ne tient qu'à vous que cela dure... Le père est satisfait, et il assure que vous avez tout ce qu'il faut pour devenir habile dans notre métier... Il vous gardera de bon cœur... à moins, ajouta-t-elle avec un malicieux clignement de yeux, à moins que ça ne vous ennuie de rester avec nous ?

— Oh ! Norine, pouvez vous dire ?... Je ne suis content qu'après de vous.

— En ce cas, tenez-vous en repos, reprit Norine Vincart d'un ton décidé, et ne vous tourmentez pas à chercher midi à quatorze heures... Aujourd'hui, nous avons congé jusqu'au soir... Le père ne reviendra du marché de Gurgis qu'à la nuitée... D'ici là, nous sommes nos maîtres, et j'en vais profiter pour faire un somme dans l'herbe.

Elle se dressa d'un bout sur la pierre, étira ses bras, égoutta au soleil ses petits pieds rougis et ruisselants ; puis, parcourant du regard les environs du ruisseau, elle arisa sur une pente ombreuse une nappe de bruyères roses et alla s'y étendre, les jambes roulées dans sa jupe et les bras croisés autour de sa tête nue.

Bigarreau l'avait suivie, et agenouillé à quelques pas d'elle, il surveillait son installation. — En attendant que le sommeil vint, Norine, dans son lit de bruyères, les yeux clos à demi, un léger sourire sur les lèvres, regardait nonchalamment entre ses cils son compagnon silencieux, les arbres immobiles et le ciel parmi les branches ; peu à peu ses paupières brunes s'abaissèrent tout à fait, ses cils se rejoignirent, ses lèvres s'appuyèrent l'une contre l'autre en faisant la moue, et elle s'endormit.

Bigarreau, toujours sur ses genoux, s'était rapproché de la dormeuse. Il avait enlevé sa veste et la posait avec précaution sur les pieds nus de Norine. Puis, ayant arraché une large feuille de fougère, il l'agitait comme une éventail pour empêcher les mouches de troubler le sommeil de la fillette.

Il avait fort à faire. Les mouches de la rivière, rendues plus taquines par la chaleur, volaient

tout alentour avec un monotone bourdonnement et s'obstinaient à se poser tantôt, sur les bras de la jeune fille, tantôt sur le cou tantôt sur sa joue d'un brun rosé. — De temps à autre, l'apprenti s'interrompait pour contempler, comme en extase, Norine vraiment charmante dans sa rustique beauté à demi formée. Les mouches dansantes semblaient s'arrêter à dessin sur les plus délicats contours de la dormeuse, comme pour accentuer encore les détails de ce joli corps de fillette en train de devenir une femme. Elle esleuraient de leurs ailes noires les paupières, aux longs cils, les bras nus et hâlés, la poitrine blanche et à peine modelée, dont une chemise mal nouée laissait voir la naissance.

Le milieu dans lequel Bigarreau s'était trouvé jusqu'alors n'avait certes pas contribué à lui inculquer des principes de retenue et d'honnêteté. Gaté avant l'âge, jeté de bonne heure dans ce borborygme de la prison où les vices grouillaient comme des sangsues dans un marais, à quinze ans, Bigarreau n'ignorait et ne respectait plus rien. Pourtant la vue de Norine endormie et court vêtue n'éveillait en lui ni sensations malsaines ni brutales convoitises. L'émotion qu'il éprouvait avait quelque chose d'instinctivement respectueux et de doucement étonné : l'admiration d'un sauvage devant une belle chose inconnue. Ce vagabond, qui avait grandi parmi de précoces vauriens cyniquement dépravés, avait tout d'un coup la révélation de la grâce féminine et du charme virginal. Et cette perception nouvelle, jointe à un sentiment de reconnaissance et de tendresse, le jetait dans une extase à la fois voluptueuse et chaste. Il contemplait Norine avec admiration, et cette contemplation admirative et recueillie suffisait à le rendre heureux.

Autour de lui et de la dormeuse, la forêt profonde élevait ses feuillées comme pour les enfermer tous deux dans une sécurité pacifique et verdoyante. Cette paix n'était troublée que par le sursurement du ruisseau, qui fuyait sous bois avec des airs pressés et par les lointaines voix des ramiers, qui roucoulaient, roucoulaient toujours les mêmes notes amoureuses. Les fougères, roussies par le soleil, exhalaient une odeur pénétrante pareille à celle du cassis mûr ; les tiges des genêts dressaient çà et là leurs gousses noires et leurs fleurs d'or ; sans bruit, au papillon bleu descendait du fourré, se posait sur un salicaire pourpre, puis reprenait son vol silencieux. — Cela dura des heures, puis Norine

sesche yeux semés de fleurettes de bru-

yères, elle dénoua ses bras ; un sourire entrouvrit sa bouche.

— Vous voilà réveillée ? murmura Bigarreau.

— Oh ! il y a beau temps que je ne dormais plus !... Je vous épiais.

— Et vous ne disiez rien ?

— Nenni ! vous vous seriez dérangé, et ça me faisait plaisir de vous voir à genoux à côté de moi.

— Vrai ? s'écria-t-il en rougissant.

— Oui, vous me regardiez avec de bons yeux, et j'étais contente de rester là sans bouger, en vous sentant tout près.... Je n'ai pas peur avec vous, ce n'est pas comme avec le Champenois.

— Le Champenois ?

— Oui, l'ouvrier de mon père.... Il est toujours sur mon dos quand je vais au bois, et il me pourchasse partout.... Je ne peux pas le sentir !

— Est-ce qu'il va revenir bientôt ?

— Apparemment ! il n'était parti que pour une quinzaine.... S'il pouvais rester dans son pays, c'est moi qui ne porterais pas son deuil !... Mais il reviendra ; d'ailleurs, le père Vincart tient à lui, parce qu'il est bon ouvrier.

La physionomie de Bigarreau s'était assombrie. D'avance, il détestait ce Champenois qui courait après Norine et qui allait tomber dans le chantier comme un trouble-fête.

— Voyez-vous Claude, continua la jeune fille, quand il sera de retour, il faudra vous méfier et tâcher de vous mettre bien avec lui.... Il est jaloux et sournois, et s'il vous prenait en grippe, il serait capable de vous faire des misères.

Ils s'étaient remis en route vers le chantier. Le soleil descendait déjà à l'horizon et allongeait le plan incliné de la coupe, dont les ronciers et les broussailles semblaient flamber dans une poussière dorée. Le père Vincart devait rentrer à la brune, et Norine avait à s'occuper des préparatifs du souper. Après avoir été puiser de l'eau à la source, tandis que Bigarreau allumait du feu en plein air, elle nona autour de sa taille un tablier bleu et se mit à éplucher des légumes pour la *potée*. L'apprenti occupait ses loisirs à fendre des *ételles*, tout en lorgnant la jeune fille très affairée à son épluchage. Assise sur un tronc d'arbre, les cheveux au vent, elle dépêchait la besogne et, en coupant les raves et les pommes de terres par quartiers, elle fredonnait un bout de chanson.

Le soleil s'enfonçait de plus en plus derrière

les futaies. Son énorme globe d'un rouge vif apparaissait par segments entre les hautes branches, et, dans l'herbe, çà et là, l'eau du ruisseau se teignait de la même éblouissante rougeur. Au zénith, le ciel, très pur, prenait des tons de turquoise. Sous la feuillée, des oiseaux se remisaient avec de faibles gémissements, tandis que les geais se chamaillaient encore bruyamment dans le fourré. Peu à peu, le crépuscule arriva ; le soleil avait complètement disparu ; les hautes campanules fleuries n'avaient déjà plus qu'une faible teinte lilas, et, une buée blanche, dans les fonds, suivait en rampant le cours capricieux de la Fontenelle, dont la voix montait plus distincte à travers la forêt silencieuse.

La marmite bouillait doucement sur le brasier. Bigarreau quitta son billot et vint s'étendre dans l'herbe sèche, aux pieds de Norine, à côté du feu qui bleussait sous les cendres. Ils ne parlaient plus ni l'un ni l'autre ; la tête renversée, les yeux au ciel, ils regardaient poindre les étoiles dans l'azur plus sombre.

— Pourquoi s'écria brusquement Bigarreau, pourquoi ne sommes-nous pas tous deux seuls dans le chantier ?... Ce serait si bon de travailler ensemble, Norine !... de préparer le souper à nous deux et d'attendre la nuit comme cela l'un près de l'autre !

Au même moment, à l'orée du taillis, dans la direction de la route forestière, des voix encore lointaines se firent entendre, puis un *houp* sonore retentit dans la coupe.

— Voici le père, dit Norine en se levant, mais il me semble qu'il n'est pas seul...

En effet, le père Vincart arrivait, accompagné d'un garçon en blouse avec lequel il causait en gesticulant. Quand ils ne furent plus qu'à une vingtaine de pas, les yeux de Norine reconnurent le nouveau venu.

— Ga ! murmura-t-elle, c'est cette méchante graine de Champenois.

— Ohé ! les enfants ! cria Vincart, la soupe est-elle prête ?... J'amène du renfort. Figurez-vous qu'en quittant la route de Gurgis j'ai rencontré ce camarade-là qui s'en revenait chez nous.

— Bonsoir *tour tous* ! répondit Norine d'un ton de mauvaise humeur. Patientez un brin, la *potée* va être cuite.

— Bonsoir donc, Norine ! reprit à son tour avec une intonation mielleuse le compagnon en se débarrassant de son hâvresac. Ça va-t-il comme vous voulez ?

En même temps il devisageait Bigarreau, qui

de son côté, soutenait harlineut l'examen du nouvel arrivant. Aux dernières clartés du crépuscule, l'apprenti distinguait un garçon trapu aux façons cautelenses, à la bouche méchante et au regard louche. Une carbe rare et mal plantée ornait son menton ; il avait les joues luisantes, et au-dessus des yeux deux lignes rouges presque glabres en guise de sourcils.

— C'est Claude Pinson, l'apprenti dont je t'ai parlé, dit le sabotier en réponse à la muette interrogation du compagnon... Claude, mon gachenet, voici le Champenois ; c'est lui qui continuera ton éducation, et tu lui obéira comme à moi... Maintenant que vous avez fait connaissance, asseyons-nous et donnons un coup de dent.

Norine avait alors apporté les écuelles de faïence brune et blanche, et taillé dedans des tranches de pain sur lesquels elle versa la potée. Pendant un bon moment on n'entendit plus que le bruit des mâchoires et le tic tac des cuillers. Quand la première faim fut passée, le père Vincart se retourna vers le Champenois :

— Rien de nouveau par chez vous ? demanda-t-il ?

— Rien... mais en revenant je me suis arrêté à Auberrive ; c'est là qu'il y a du *raffut* (du bruit) : un des gamins qui travaillaient à la nouvelle prison, s'est sauvé, et ça a mis le pays sans dessus dessous.

Bigarreau tressauta sur son trône d'arbre, et Norine dut le pincer violemment pour lui recommander la prudence. La nuit était déjà trop brune pour qu'on pût s'apercevoir de l'altération des traits de l'apprenti, mais dans son émotion il laissa choir son écuelle, qui alla se briser sur un caillou.

— Fichu maladroit ! s'exclama le père Vincart, c'est comme ça que tu arranges ma vaisselle plate !

— Espérons, ajouta en ricanant le Champenois qu'il est plus adroit de ses mains quand il tient un outil !... Oui, patron, l'un de leurs prisonniers s'est donné de l'air ; mais ils le repièceront... Ils ont envoyé partout son signalement, et la gendarmerie est à ses trousses..

Prenez garde ! murmura le lendemain Norine à Bigarreau, qui passait près d'elle en brouettant des rondins, hier, quand vous avez lâché votre écuelle, vous m'avez tourné le sang !... Si vous perdez la tête ainsi dès le premier joar, le Champenois, qui est rusé comme une fouine, aura tôt éventé notre secret, et il ne manquera de s'en servir contre vous.

— Cet homme-là ne me revient pas, répondit l'apprenti, et je le déteste déjà.

— N'importe, il faut lui montrer bon visage... Il vaut mieux l'avoir avec soi que contre soi.

Bigarreau promit d'être prudent et s'efforça même d'adoucir celui qui était chargé de le diriger dans son travail. Mais on eût dit que le Champenois était prévenu contre le nouvel hôte du chantier. Il cherchait constamment à le prendre en faute. Sachant fort bien que Bigarreau était encore novice dans le métier, il lui confiait néanmoins des besognes difficiles, et quand le malheureux avait gâté une bille de bois ou donné de travers un coup d'ermurette, le Champenois appelait le père Vincart et lui démontrait, pièces en main, que l'apprenti ne serait jamais qu'un maladroit. Norine, de son côté, afin d'adoucir l'humeur du Champenois, avait pris sur elle de se montrer moins revêche, et de ne plus accueillir comme auparavant par de mordantes rebuffades les lourdes galanteries de celui qu'elle appelait *le Loucheard*. Mais là encore le résultat ne fut pas à l'avantage de son protégé. Voyant qu'on ne le rabrouait plus comme autrefois, le Champenois attribua ce changement au prestige de sa mine et s'imagina que Norine comme çait à s'apprivoiser. Il s'enhardit alors et ses obsessions devinrent insupportables. Norine ne pouvait plus rester seul avec lui sans être exposée à de brutales entreprises. À bout de patience, elle se cabra, remis sèchement l'odieuse *Loucheard* à sa place et reprit ses façons âpres et méprisantes. Ce revirement irrita violemment le vindicatif compagnon et réveilla ses soupçons un moment assoupi. — La jalousie développe chez ceux qu'elle envahit une perspicacité très pénétrante ; elle affini l'esprit et donne aux sens de la vision et de l'ouïe, une acuité presque malade. Le Champenois flaira une odeur d'amour dans le chantier du père Vincart. Il épia les deux adolescents et devina avant eux la nature du sentiment encore inconscient qui les inclinait l'un vers l'autre. À partir de ce moment, ses convoitises déçues, sa vanité blessée, engendrèrent de haineuses rancunes dont l'infortuné Bigarreau fut la victime. L'ouvrier sabotier, s'ingéniant à lui rendre la vie dure, ne lui épargna ni les invectives ni les mauvais traitements.

Bigarreau habitué depuis longtemps au régime de la prison et aux torgnoles des gardiens, supporta d'abord assez philosophiquement la méchante humeur et les injustes procédés du compagnon. Néanmoins, parfois la moutarde lui montait au nez, et il était obligé de ravalier péniblement sa colère, afin d'éviter une rixe qui

n'eut pas manqué de se terminer à son dam et de déterminer son renvoi du chantier.

— Je n'y tiens plus ! disait-il à Norine, un matin qu'il pêchaient ensemble des écrevisses dans le ruisseau de la Fontenelle, si le *Louchard* continue, je finirai par lui sauter à la gorge et l'étrangler.

— Ayez patience, mon pauvre Claude, répondit la jeune fille en tirant hors de l'eau ses bras ruisselants et en rejetant en arrière les cheveux rebelles qui lui retombaient sur les yeux, tout cela passera comme une giboulée de mars.... Le Champenois ne restera pas toujours chez nous.... Je trouverai le moyen de le brouiller avec le père et de lui faire donner congé.... Seulement, jusque-là, il faut ruser, car il est malin comme un âne rouge, et tant que nous serons dans ce pays-ci, j'ai toujours peur qu'il n'arrive à deviner d'où vous venez....

Elle avait relevé la tête, et, tournée vers Bigarreau, elle essayait de l'encourager avec un clair regard souriant.

Elle était plantée au fil de l'eau, la jupe retroussée et réplée à la hauteur des genoux, les cheveux flottant sur les épaules, couvertes d'un caraco trop étroit, dont l'étoffe décousue laissait voir des coins de peau blanche. La retombée des aunes, entre-croisant leurs branches au-dessus du courant, l'enveloppait d'une fraîche obscurité au fond de laquelle ses yeux noirs brillaient comme des diamants dans l'ombre :

— Malheureusement, ajouta-t-elle en baissant la voix, je crains fort que sa méchante cervelle ne travaille déjà là-dessus.... Et, à propos, ne m'avez-vous pas dit, Claude, que vous aviez caché près d'ici votre veste d'uniforme ?

— Oui, sous une pierre, au tournant de la Fontenelle.

— Si vous m'en croyez, vous irez la déterrer et vous la jetterez au fond d'un trou, ou bien vous la brûlerez, ce qui serait encore plus sûr.

— Pensez-vous que le *Louchard* l'aille la dénicher là où elle est ?

— Je crains tout d'une mauvaise bête comme le Champenois.

— Bah ! reprit insoucieusement Bigarreau, si la malchance veut que je sois repris, j'aurai beau me cacher dans un trou de renard, on me pincera toujours.... Dans ma vie, je n'ai jamais eu de veine, moi, excepté le jour où je suis venu vers vous....

— Raison de plus pour tâcher d'y rester ! s'écria Norine en fronçant le sourcil et en s'élançant impétueusement hors de l'eau.... Vous

ne pensez qu'à vous ! continua-t-elle avec humeur et d'un ton de reproche.

Elle était allée s'asseoir au soleil, parmi les serpolets du talus, et elle s'y était étendue d'un air boudeur, les coudes dans l'herbe, les doigts enfoncés dans ses cheveux ébouriffés. Bigarreau alla l'y rejoindre.

— Je vous ai fâchée, Norine ? demanda-t-il.

— Oui, répliqua-t-elle avec dépit ; vous vous entêtez à ne rien écouter et vous ne vous inquiétez pas de ce qui tourmente les autres.

Il lui prit le bras et s'efforça de lui découvrir la figure, qu'elle s'obstinait à tenir cachée dans ses mains :

— Pardon, ma petite Norine ! balbutia-il avec des intonations suppliantes, je n'avais pas intention de vous faire de la peine... Si je pense qu'à moi, c'est une mauvaise habitude que j'ai prise dans le temps, personne avant vous ne s'étant jamais inquiété de ce qui pouvait m'arriver.. Mais il faudrait être le dernier des sans-cœur pour oublier vos bontés !

Il avait réussi à lui saisir les mains et elle les lui laissa. Ils gardaient maintenant le silence tous deux. La forêt les berçait maternellement dans son giron avec ses bourdonnements d'insectes, ses bruits d'eau courante et ses lointains roucoulements de ramiers. Les tiges foulées des serpolets et des marjolaines répandaient autour d'eux une bonne odeur, qui leur montait doucement à la tête, et Bigarreau sentait en lui un trouble délicieux qui lui coupait la parole et presque la respiration.

Norine releva lentement vers l'apprenti ses yeux, dont les prunelles noires étaient devenues humides comme des mûres après la rosée.

— Vous me promettez de vous tenir sur vos gardes, n'est-ce pas ? murmura-t-elle d'une voix attendrie. J'ai en idée que le Champenois rumine quelque mauvaieseté contre vous.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est jaloux... Il est plus enragé que jamais après moi !... Ce matin, comme nous étions dans la loge, il a voulu m'embrasser, et je lui ai donné de ma main par la figure. Alors il a ricané et m'a dit en me regardant avec son méchant œil de travers : " Si ce camp-volant d'apprenti était à ma place, vous feriez moins la difficile ! " La patience m'a échappé, et je lui ai jeté au nez : " Certes oui, je l'aimerais mieux qu'un vilain louchard comme vous ! "

Bigarreau était devenu rouge.

— Et... est-ce que c'est vrai, Norine ?

— Je ne mens jamais, balbutia-t-elle en enfouissant sa figure dans les serpolets.

Et elle poursuivit d'une voix quasi étouffée par les herbes :

—J'ai plus d'amitié pour vous que vous n'en avez pour moi !. J'ai bien vu tout à l'heure que vous vous accouturiez à l'idée de me quitter, tandis que moi... si vous partiez..

Elle s'interrompt pour fondre en larmes.

—Norine, ma petite Norine, ne pleure pas !

Il avait soulevé dans ses mains la tête de la fillette, et, tout bouleversé de la voir pleurer, il avait reproché son visage de celui de Norine. Tendrement, fraternellement, il essayait d'arrêter ses larmes en lui baisant les yeux. Brusquement elle lui jeta les bras autour du cou, et, pour la première fois pour l'unique fois, les lèvres de Bigarreau touchèrent les virginales lèvres de la jeune fille. La sensation de cet unique et exquis baiser coula goutte à goutte comme un philtre dans les veines des deux adolescents et les laissa un moment étourdis et grisés. Un froissement de branches, produit sans doute par quelque chevreuil qui venait boire à la Fontenelle et qui s'effarait à la vue de ces naïfs amoureux, les réveilla de leur extase. Norine se dressa d'un bond sur ses pieds, et, tout empourprée, à la fois joyeuse et confuse, elle s'enfuit à son tour et disparut derrière les aunelles du ruisseau.

Bigarreau resta seul, sur le talus, le cœur palpitant ; il sentait encore sur sa bouche l'impression humide et délicieuse des lèvres de Norine ; il lui semblait que les lisières de la forêt tournaient autour de lui, et que le sol lui-même, se dérobant, glissait insensiblement vers le ruisseau dont le bouillonnement sonore lui paraissait presque doublé. Peu à peu néanmoins il revint à lui, et se souvenant de la promesse faite à Norine, il voulut profiter de la proximité de la pierre où il avait caché sa veste, pour aller reprendre ce vêtement compromettant et s'en débarrasser à tout jamais. Encore à demi chancelant, il se dirigea vers la berge du ruisseau, il touchait la pierre du pied et il la soulevait déjà, quand, en relevant prudemment la tête, il aperçut de l'autre côté de la Fontenelle, à mi-côte, la lointaine et immobile silhouette du Champenois. Il craignit d'être surpris au milieu de sa besogne, et, laissant retomber le large parpaing, il s'assit dessus comme quelqu'un qui flâne, affecta de lancer des cailloux dans le courant, taila un bâton dans une trochée de coudrier, puis s'éloigna d'un air indifférent.

Pendant un quart d'heure, la combe de la Fontenelle redevint solitaire. Le chevreuil que les jeunes gens avaient effarouché put redescendre du couvert où il s'était remis et venir boire

à la source. Les merles, les grives et les geais du voisinage en firent autant. A la place où Norine et Bigarreau s'étaient assis et où les plantes froissées gardaient l'empreinte de leurs corps, les serpolets et les marjolaines redressaient peu à peu leurs tiges couchées. Un moment la nature parut reprendre le train accoutumé de sa vie élémentaire, puis brusquement un fâcheux vint tout déranger de nouveau.

Le champenois, qui était resté tapi dans les cépées de la pente opposée, se remit en marche vers le ruisseau, qu'il traversa sans façon et dont il suivit curieusement le cours capricieux jusqu'à cette pierre blanche où Bigarreau s'était assis, et où le compagnou s'arrêta lui-même. Se servant de ses deux mains comme 2^e leviers, il retourna rapidement la pierre, et sa rougeole figure s'éclaira d'une lueur de satisfaction.

—Oui-da, murmura-t-il entre ses dents, tandis qu'il dépliait la veste à demi rongée par l'humidité, voici donc le pot aux roses !

Il examina le vêtement et le retourna en tous sens ; au revers du collet on pouvait lire encore, marqué à l'encre d'imprimerie : "Maison centrale de Cl., No 21." Il poussa un grognement sourd, replaça la veste dans sa cachette limonneuse et fit retomber la pierre.

—J'en étais sûr, grommela-t-il, l'oiseau s'est échappé de la cage des gens d'Auberive. Gibier de la centrale, attends un peu, on ne laissera pas à tes aïles le temps de repousser !

Il enfouça ses mains dans ses poches, puis en sillonnant il gravit la tranchée qui coupait la forêt dans la direction de la grande route. Le bruit des ses souliers ferrés et la cadence de son sifflet s'éteignirent peu à peu sous les arbres, et la combe reprit sa physionomie silencieuse et solitaire....

A suivre.

ANDRÉ THEURIET.

RÉSULTATS MERVEILLEUX

Avec une bouteille de BAUME RHUMAL vous obtenez des résultats merveilleux dans le traitement de la rougeole. 25c. partout. 117

PAS DEMAIN, AUJOURD'HUI

Si vous vous sentez pris de rhume, n'attendez pas à demain pour employer le BAUME RHUMAL, Comme cela vous dormirez tranquille, sans souffrance, sans oppression. 25c. la bouteille. 118

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
 RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

PERTE DE LA VOIX
 Après une Sévère Bronchite
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU
Pectoral-Cerise d'Ayer.
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. Je me mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvai qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D.,
 Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.

Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.

Scientific American
 Agency for

PATENTS

CAVEATS,
 TRADE MARKS,
 DESIGN PATENTS,
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.
 Oldest bureau for securing patents in America.
 Every patent taken out by us is brought before
 the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
 world. Splendidly illustrated. No intelligent
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a
 Year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
 Publishers, 361 Broadway, New York City.

Wanted—An Idea Who can think
 of some simple
 thing to patent?
 Protect your ideas; they may bring you wealth.
 Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attor-
 neys, Washington, D. C., for their \$1,500 prize offer
 and list of two hundred inventions wanted.